

Un entretien avec... Jean POUEIGH

Fin de matinée par un jour maussade de décembre.

Jean Poueigh m'a tendu la main au seuil d'un cabinet de travail exigü, obscurci du chêne noir de vieux meubles, encombré de bibelots, de madones, de livres anciens aux sourdes reliures et de fauteuils vermoulus réservés au sommeil frileux des chats, orgueil de la maison ; puis il s'est mis, presque tout de suite, à me parler de son œuvre, debout devant la table et à contre-jour de la fenêtre. Et il m'a paru que, par cette fenêtre, tout un paysage se dessinait vaguement, faisant à Jean Poueigh un de ces arrière-plans comme on en voit dans les primitifs :

un paysage salubre et vaste, bruisant de feuillages et de gaves, avec un horizon de montagnes où montent des bergers — des bergers et des troupeaux clocheteurs et bêlants. Jean Poueigh a-t-il donc élu domicile au flanc du Vignemale ou du Canigou ? Point : la seule altitude que fasse prévoir son adresse, c'est celle de la Butte (129 m. au-dessus du niveau de la mer). Mais nul autre cadre ne peut convenir à ce musicien pyrénéen que celui de ses Pyrénées. Il a tout, et jusqu'au grave sourire et jusqu'au regard rêveur des gens de là-bas. Ainsi la puissance de ses souvenirs puis, mieux qu'elle, l'incantation de sa musique suffiront pendant l'heure qu'il me donnera, à maintenir l'image de son pays contre les vitres de son petit cabinet de travail, obscurci du chêne noir de ses vieux meubles.

*
**

— *Les Pyrénées, me dit-il, oh ! je les connais pierre à pierre. De St-Jean-de-Luz à Port-Bou, il n'est route nationale ni sentier muletier que je n'aie parcouru en voiture, à bicyclette, à pied surtout, à la façon d'un chemineau portant bissac plein de chansons Sans faux orgueil, je puis bien dire que j'ai ainsi sauvé un trésor. Voyez plutôt : voici le premier volume d'un ouvrage qui en devrait compter trois et ou j'ai noté, annoté, classé, commenté plusieurs milliers de chansons : chansons d'amour, de guerre, de labeur ou de fête. A vrai dire, un érudit avait déjà, vers le milieu du siècle dernier, entrepris pareil travail sur une moins vaste échelle, il est vrai : ses manuscrits avaient été se faire manger aux rats dans quelque fond de placard dans la mairie de Pau. J'ai pu, en certains points, vérifier certains de ses textes. Mais j'aurai été le dernier sans doute à les entendre chanter. C'était après la guerre. Les démobilisés revenaient en leur vallée avec le Tipperary et la Madelon ; le phono aujourd'hui leur nasille No no Nanette et Rose-Marie. Cependant, muni d'un simple parchemin officiel qui m'accréditait auprès des maires, j'avais encore quelques chances de pouvoir décider de vieux montagnards têtus à entr'ouvrir une dernière fois le coffret de leurs lointains souvenirs...*

Cet ouvrage monumental — on l'a appelé « la Bible des Pyrénées » — n'est pas tout de l'œuvre littéraire de Jean Poueigh. Il a, dans vingt journaux, exercé la plus indépendante des critiques.

— *La critique, art qui disparaît, me dit-il. Tandis que notre réclamière époque étranglait les derniers aristarques qui lui refusaient obédience, le phonographe faisait surgir une nuée de petits grimauds de plume voués à la louange rémunératrice du disque d'ébontte.*



Jean POUEIGH

Il a publié, sous le nom d'Octave Séré (Séré est le nom de sa mère), un petit volume devenu classique : *Les Musiciens Français d'aujourd'hui*, de Bizet à Florent Schmitt. Il comprend vingt-sept portraits de musiciens. Sur ces vingt-sept, vingt-six — car Jean Poueigh s'est placé lui-même parmi ses pairs, — forment l'ensemble de la musique moderne qu'il supporte ou qu'il aime, à l'exclusion presque absolue de toute autre. Avant de juger ce choix un peu étriqué, se souvenir que ce volume date de 1911. Libre à vous, même en vous en souvenant, de regretter que ce choix ne tienne nul compte des nouvelles acquisitions sonores. Mais, comment ne pas admirer la rare sincérité de ce musicien dont l'âge mûr, indifférent aux appels de la mode changeante, reste fidèle aux seules admirations de sa jeunesse ? Parmi celles-ci, il doit y en avoir de plus proches de son cœur : Schmitt, en raison de sa vigueur, Ravel le Basque, ou bien le languedocien Déodat de Séverac ? J'interroge donc.

— *J'aime certes l'œuvre de Ravel, me dit-il, sauf toutefois ses Histoires Naturelles un peu trop sèches à mon sens. Quant à Déodat de Séverac, ce me fut un ami très cher. Sa musique, pourtant fait toujours un peu « tableau de chevalet ». Je préfère, à celui-ci, la large fresque d'orchestre.*

— Et Fauré ? (Le berceau des Fauré, c'est Pamiers en Ariège. Or Varilhes, entre Foix et Pamiers, représente pour Jean Poueigh, ses plus libres souvenirs d'enfance.)

— *Echappé de Toulouse, où je suis né, c'est en effet à Varilhes que je passais le meilleur de mes vacances, me dit-il. Nul doute que la nature aux molles inflexions de cette vallée, que la douceur des coteaux d'une grâce presque virgilienne n'aient influé sur l'art fauréen. Mais bien plus que lui, c'est la montagne qui m'a conquis, et ses plateaux battus des vents. Mon nom même signifie sommet : c'est le « puyg » catalan que vous retrouverez dans Puygcerda, ou le « pouech » gascon qui a donné Denis Puech. Ma terre d'élection, celle où je retrouve mes raisons de vivre et de créer, c'est une terre à égale distance de la rudesse catalane et de la mollesse béarnaise. Je crois que dans un temps comme le nôtre où toutes les valeurs sont revisées et toutes les idées battues en brèche, c'est encore aux sources populaires ancestrales qu'il faut se retremper, comme le firent les Russes et les Espagnols. Je crois ainsi la question de la chanson populaire toujours à l'ordre du jour. C'est là comme le bon pain bis qui doit donner à notre art du sang rouge et généreux. Il ne faut pas qu'elle lui devienne une friandise. Connaissez-vous le Mas de Canteloube ? Il y a dans le Mas deux courts instants de vraie musique auvergnate. Mais que cela dure peu ! Sitôt finis, nous retombons dans du Canteloube. Fort bien de citer le texte d'une chanson populaire. Il faut ensuite pouvoir en prolonger l'esprit. Et c'est à quoi je m'efforce avec ces vieux airs pyrénéens qui m'ont bercé.*

— Etiez-vous destiné à la musique ?

— *Non point. Je dus même, pour connaître le traité d'harmonie de Dubois, trahir le Dalloz et les Pandectes. Cela se passait avant 1900. Des concerts symphoniques venaient de se créer à Toulouse où pour la première fois, j'entendais du Berlioz, du Saint-Saëns et surtout la Fête Polonaise du Roi malgré lui, laquelle provoqua en moi un vif enthousiasme. (Fort bien porté, aujourd'hui, cet enthousiasme-là !) Non pas que j'aie, pour si peu de chose, prendre des airs de précurseur. Il n'en est pas moins vrai que c'est d'après un film vu, bien avant la guerre, aux Folies-Bergère, et suivant une esthétique de sécheresse dépouillée devenue fort à la mode depuis que j'écrivis, vers 1910, le Combat de Coqs, troisième numéro de mes Pointes sèches.*

**

Ces trois *Pointes Sèches* forment, avec le ballet *Friolant* entendu à l'Opéra et une belle *Sonate pour piano et violon* la part mineure d'une œuvre qui ne connaît pas de déchet et dont les sommets — le mot est fort à sa place — sont *Les Lointains* et le *Meneur de Louves*.

Le Meneur de Louves est un vaste drame ou plutôt une vaste épopée conçue d'après le tumultueux roman de Rachilde ; ou bien encore un monument barbare, élevé, à coup de framée, à la gloire des deux enfants divins, le Désir et la Mort. Les Concerts Lamoureux et la Société des Concerts nous en ont fait entendre une page unique : la *Basilique aux Vainqueurs*. Il faut, paraît-il, attendre pour que l'Opéra monte cette œuvre, le jour où le goût du public reviendra à l'héroïsme, fut-il relié en peau de bête. Moins fermé au pittoresque espagnol, il nous sera, dès cette saison, donné d'entendre une suite de danses ibériques de Jean Poueigh intitulée *Fiesta di Baïle*. Et cependant, malgré ou bien à cause

de ses proportions. *Le Meneur de Louves* est sans doute moins proche du cœur de Jean Poueigh que ses *Lointains* et qu'un autre drame lyrique, dont il finit l'orchestration.

— *Pour celui-là, vous tombez bien, me dit-il. Hier, je vous en aurais caché jusqu'au titre. Apprenez aujourd'hui qu'il s'agit, cette fois, d'un drame simple et direct, populaire et même populiste, si vous voulez. Le lieu ? La vallée de la Nive. L'époque ? La Terreur. Le héros ? Perkain. La légende déjà s'est éprise de ce noble euskarien dont les victoires s'inscrivent au fronton d'Ustaritz et des Aldudes. En s'emparant de sa légende, mon cher collaborateur P.-B. Gheuzi l'a encore grandie de poésie. Sur mon livret d'un puissant intérêt et d'une forme neuve, j'ai réalisé une musique entièrement basée sur le folklore basque et pyrénéen. Ce sera, je l'espère, l'application moderne et personnelle d'un système auquel nous devons tant de pages significatives de Grieg, de Rimsky ou de Bizet, du Bizet de l'Arlésienne. Aussi, avant de le voir jouer aux rives de la Seine, avons-nous voulu le faire ondoyer par la lumière du pays où son action se déroule. Rien à craindre : la province ne tue que les œuvres mortes...*

Or celle-ci me paraît bien vivante. Jean Poueigh veut bien me donner la primeur de ses pages finales, avant que de me jouer ses *Lointains*. Ainsi viendra, après le lyrisme extérieur du dramaturge, la rêverie intime du poète. Ces *lointains*, ce sont d'abord ses cimes pyrénéennes où montent les bergers et leurs troupeaux clochetteurs et bêlants ; mais c'est aussi bien cet inaccessible idéal vers lequel nous sommes tous en marche. Les deux stades de là pensée naissent ici loin de l'autre, le symbole complétant naturellement l'image. Il sera toujours facile, pour élucider l'essence de cet art, d'évoquer la noblesse sereine de Franck, l'harmonieux enveloppement de Debussy et la confiance subtile de Fauré. Mais comparaison n'est pas raison ; et Jean Poueigh ne renie ni le chantre des *Béatitudes*, ni le magicien des *Nuages*, ni le poète de la *Bonne Chanson*. Il use même, pour peindre l'évolution de celui-ci d'une bien jolie formule :

— *C'est comme un cierge qui s'allongerait toujours, dit-il, dont la cire de plus en plus vierge donnerait une flamme de plus en plus pure mais qui, tout en éclairant, finirait par ne plus réchauffer...*

D'ailleurs, sous le fauréisme, le debussysme ou le franckisme latent de ces pages, chante une libre sensualité — et cela seul importe — ; et s'avoue harmonieusement l'âme même de Jean Poueigh, musicien pyrénéen.